

BIBLIOGRAPHIE

ÉTUDES MORALES SUR L'ANTIQUITÉ, par CONSTANT MARTHA. Un vol. in-18, prix : 3 fr. 50. Paris, Hachette, 1882.

M. Constant Martha, un des professeurs les plus distingués de la Faculté des Lettres de Paris, membre de l'Institut, a vu, on le sait, couronnés par l'Académie française deux de ses livres (*les Moralistes sous l'Empire romain* et une étude sur le *Poème de Lucrèce*, morale, religion, science). Il vient récemment de recueillir en un volume plusieurs travaux sur cette antiquité, dont il a une connaissance si approfondie et qu'il juge avec autant de tact que d'impartialité. Complétant les notions qu'autrefois Villemain avait fournies à ce sujet, il a d'abord examiné l'intéressante question des éloges chez les Romains, antérieurs à ces oraisons funèbres dont l'éloquence chrétienne a tiré tant de chefs d'œuvre.

Il a apprécié ensuite le rôle du philosophe Carnéade, introduisant à Rome le goût de la philosophie grecque et aussi, par malheur, des habitudes de scepticisme et des incertitudes morales, qui ne devaient que trop s'y propager. Il s'est occupé aussi de deux problèmes fort curieux : l'usage des discours de consolation et celui des examens de conscience, deux choses plus pratiquées qu'on ne le croirait parmi les anciens ; à ce double point de vue, les Pythagoriciens, Cicéron, Sénèque, Plutarque, Dion Chrysostome, Epictète, Marc-Aurèle, Lucien, lui ont suggéré d'utiles observations. Enfin, par un parallèle très piquant, quoique parfaitement historique, il a opposé l'un à l'autre *un chrétien devenu païen*, l'empereur Julien, qu'il a défendu contre les sévérités excessives du duc Albert de Broglie, et *un païen devenu chrétien*, Synésius, évêque de Ptolémaïs, bien connu par quelques remarquables pages de Villemain et par un excellent livre de M. Druon et dont les lettres, les hymnes, les traités méritent un examen sérieux.

M. Martha, Dieu merci ! n'appartient pas à cette école nouvelle d'érudits à outrance, qui se reprochent comme une défaillance tout soupçon d'agrément, comme une frivolité toute finesse ou toute grâce de style ; commentateurs myopes qui ne voient pas plus loin que leurs textes, esclaves d'une glose, victimes des manuscrits, qui font de l'art, de la science, des lettres de pures questions algébriques à résoudre suivant la formule. Il s'adresse, lui, au public, à tout le monde : il est désireux d'instruire ; toutefois, il ne dédaigne point de plaire. Il n'avance rien qu'il ne sache, qu'il ne démontre ; mais il se laisse lire et comprendre ; nous lui en sommes, pour notre part, fort reconnaissant. A. PHILIBERT-SOUPÉ.